



**HAL**  
open science

## Une traduction de la Vita Sancti Blandini de Foulcoie de Beauvais par Nicolas Le Coq, diacre de Meaux (1705)

Mickaël Wilmart

### ► To cite this version:

Mickaël Wilmart. Une traduction de la Vita Sancti Blandini de Foulcoie de Beauvais par Nicolas Le Coq, diacre de Meaux (1705). *Revue d'histoire et d'art de la Brie et du Pays de Meaux*, 2000, 51, pp.39-58. halshs-00425021

**HAL Id: halshs-00425021**

**<https://shs.hal.science/halshs-00425021>**

Submitted on 19 Oct 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Une traduction de la *Vita Sancti Blandini* de Foulcoie de Beauvais par Nicolas Le Coq, diacre de Meaux (1705)**

*Mickaël WILMART*

Le manuscrit 94 de la médiathèque Luxembourg de Meaux est divisé en deux parties d'écritures différentes. La première est constituée de douze pages contenant une copie de la *Vita Sancti Blandini*<sup>1</sup> confiée par les religieux de l'ermitage de Saint-Blandin<sup>2</sup> à Nicolas Le Coq. Le travail de ce dernier s'étend sur 77 pages comprenant une épître (p. 3-5), un avis au lecteur (p. 6-20) et enfin la traduction avec le texte en latin sur les pages paires et celui en français sur les pages impaires. Le tout est relié, formant un volume de format in 4°.

Avant la Révolution, ce manuscrit appartenait à la bibliothèque de l'abbaye Saint-Faron de Meaux. Il y était classé sous la côte R 83, c'est-à-dire dans la catégorie *Historia sacra et profana*<sup>3</sup>. Il avait été donné aux bénédictins par frère Nicolas Ruelle, ermite de Saint-Saturnin<sup>4</sup>, trois jours avant sa mort survenue le 24 mai 1729<sup>5</sup>. Sans doute le tenait-il des religieux de Saint-Blandin<sup>6</sup>.

Dans son avis au lecteur, Nicolas Le Coq nous explique l'origine de la copie qui lui a été prêtée. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les chanoines de la cathédrale Saint-Pierre de Beauvais trouvent dans leur bibliothèque les vies de plusieurs saints du diocèse de Meaux, notamment celles de saint Faron et saint Blandin, contenues dans le volume des oeuvres de Foulcoie de Beauvais<sup>7</sup>. Ils délèguent François de Paule Lefèvre d'Ormesson, leur grand-vicaire et doyen, vers Bossuet afin de lui présenter leur découverte. Le prélat meldeois ordonne alors la

---

<sup>1</sup> La *Vita Sancti Blandini* est l'oeuvre de Foulcoie de Beauvais, archidiaque de Meaux à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Ce dernier la rédige peu après 1108 (sur l'auteur, voir : A. Boutémy, "Essai de chronologie des poésies de Foulcoie de Beauvais", *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, tome XI, 1951, p. 79-86). L'histoire de saint Blandin ne nous est connue que par ce texte (T. Du Plessis, *Histoire de l'Eglise de Meaux*, t. I, Paris, 1731, p. 115-117). La version de Foulcoie a été publiée dans : A. Poncelet, "Vita Sancti Blandini, saecula VII anachoretarum Brigensis auctore Foulcoio Bellovacensi", *Analecta Bollandiana*, t. VII, 1888, p. 145-166.

<sup>2</sup> Ermitage de Saint-Blandin : comm. de Guérard, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

<sup>3</sup> D. Blanchard, "La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Faron sous l'Ancien Régime", in *Abbayes et prieurés. Communautés religieuses en Ile-de-France, Paris et Ile-de-France Mémoires*, t. 48, 1997, p. 367-383.

<sup>4</sup> Saint-Saturnin, comm. de Chauconin-Neufmontiers et Villenoy, ca. de Meaux, Seine-et-Marne.

<sup>5</sup> Ces informations se trouvent sur la fausse garde. On peut également y lire : *Le lendemain, il donna au bibliothécaire deux petits manuscrits écrits de sa main pour son usage particulier et pour assister les malades et les moribonds lorsqu'il y étoit appelé. Il est mort à Saint-Saturnin âgé de 60 ans, regretté de tout le pais.*

<sup>6</sup> Une interrogation subsiste au sujet du cheminement de ce manuscrit. En effet, seuls vingt-quatre s'écoulent entre sa composition et son arrivée à Saint-Faron. Le passage du texte de Nicolas Lecoq entre les mains des ermites de Guérard puis entre celles de Nicolas Ruelle reste inexplicé.

<sup>7</sup> Ce volume constitue aujourd'hui le manuscrit n°11 de la bibliothèque municipale de Beauvais.

transcription de ces vies et en distribue des copies aux établissements religieux concernés<sup>8</sup>. Le texte de la *Vita Sancti Blandini* est envoyé au monastère de la Celle-sur-Morin<sup>9</sup>, tombeau de saint Blandin. Les bénédictins anglais, qui le tiennent depuis 1634, recopient les vers de Foulcoie, ainsi qu'un procès verbal d'ouverture de châsse datant de 1473, à l'attention de l'ermitage de Guérard<sup>10</sup>.

En 1705, les frères ermites demandent à Nicolas Le Coq de traduire le texte latin en français<sup>11</sup>. Nous savons peu de choses du traducteur. Il se dit lui-même diacre du diocèse de Meaux et chanoine de Courpalay<sup>12</sup>. Les raisons exactes de ce choix pour la traduction de la Vie de Saint-Blandin restent inconnues. Nicolas Le Coq a la réputation d'être un excellent latiniste<sup>13</sup>. Il est également certain, comme nous le verrons par la suite, que le diacre est un érudit. Ses propres motivations sont religieuses. A la fin de son épître, il déclare :

*Au reste, ce qui m'a le plus encouragé dans mon entreprise après l'assistance divine, ça été l'espérance de pouvoir seconder en quelque façon votre zèle à procurer autant qu'il est en vous l'honneur et la gloire de votre illustre patron en publiant ses merveilles et ses qualités éminentes. Trop heureux ! si ce petit travail pouvoit m'attirer la protection d'un si grand saint, porter le monde à l'imitation de ses vertus, et m'assurer la part que je demande à vos saintes prières<sup>14</sup>.*

Si les frères de l'ermitage de Guérard ont senti la nécessité de posséder une version française de la vie de leur saint patron, c'est que le culte de saint Blandin est toujours vivace aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Dans son *Histoire du monastère et pèlerinage de Saint-Fiacre*, Dom Racine note qu'en 1637, les religieux anglais de la Celle ont donné au prieuré "la machoire inférieure de saint Blandin, ermite célèbre du diocèse de Meaux, que Dom Féry fit enchasser dans un

---

<sup>8</sup> Méd. Meaux, ms 94, p. 6 (les numéros de pages du manuscrit cités dans cet article se rapportent au texte de Nicolas Le Coq).

<sup>9</sup> La Celle-sur-Morin, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 73. Cette anecdote contredit Roger Lecotté qui affirme qu'en 1671, on a retrouvé dans la châsse de saint Blandin, à la Celle sur-Morin, un manuscrit de Foulcoie de Beauvais datant du XI<sup>e</sup> siècle et décrivant la vie du saint (R. Lecotté, *Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux*, Paris, 1953, p. 67).

<sup>11</sup> Méd. Meaux, ms 94, p. 3.

<sup>12</sup> Courpalay, ca. de Rozay-en-Brie, Seine-et-Marne. La collégiale de Courpalay dépend alors du diocèse de Sens. Elle est composée d'un doyen, de neuf chanoines et de quatre chapelains (T. Lhuillier, "Courpalay", *Almanach de Seine-et-Marne*, 1888, p. 122-131). Notons que si Nicolas Le Coq annonce ses deux titres en signant son épître adressé aux ermites, il ne se déclare que diacre de Meaux sur la page de titre de son ouvrage, mettant en avant sa relation avec le diocèse dont est issu saint Blandin.

<sup>13</sup> En mars 1699, Nicolas Le Coq adresse à Bossuet, depuis Rome, un poème latin intitulé *Epinigion* célébrant la victoire du prélat contre le quiétisme (publié dans la *Revue Bossuet*, décembre 1905, p. 148-150).

<sup>14</sup> Méd. Meaux, ms 94, p. 4-5.

reliquaire d'argent que l'on voit et que l'on expose encore aujourd'hui [1764] à la vénération des peuples"<sup>15</sup>. L'ermitage de Guérard, situé près de la fontaine que saint Blandin aurait fait jaillir, est un lieu de pèlerinage. En effet, l'eau miraculeuse a la réputation de guérir les rhumatismes<sup>16</sup>. Sa renommée est telle que Gabriel Bataillé, ancien surintendant de la musique de Louis XIII, vient finir ses jours à l'ermitage et y meurt le 30 avril 1676. Il est alors enterré dans la chapelle de Saint-Blandin<sup>17</sup>. En possession d'une vie latine de leur saint, il est probable que les ermites avaient besoin d'une version en français pour faciliter, aux pèlerins qui séjournent près d'eux, la connaissance des miracles de Blandin. Le texte de Nicolas Le Coq pouvait ainsi être lu au réfectoire lors des repas ou consulté par les hôtes.

En 1689, Hébert de Rocmont compose une vie de saint Faron à partir des auteurs qui en ont parlé et notamment de Foulcoie de Beauvais<sup>18</sup>. Il s'agit d'une oeuvre personnelle où l'auteur présente de nombreuses réflexions morales. Quinze ans plus tard, l'approche de Nicolas Le Coq est très différente. Face au texte de la *Vita Sancti Blandini*, il se comporte en érudit.

Un de ses premiers réflexes est de consulter les écrits de Mabillon, "le prince de nos savans critiques et de nos antiquaires"<sup>19</sup>, au sujet de saint Blandin et de Foulcoie de Beauvais. Puis, il lit le texte avec la plus grande attention, relevant d'éventuelles erreurs de copistes<sup>20</sup> et propose des corrections provisoires qui se trouvent en marge de la première partie du manuscrit<sup>21</sup>. Ces notes sont le témoignage de sa parfaite connaissance du latin. Il repère les fautes du texte par le sens tronqué des vers, par le non-respect des règles de grammaire et de celles de la poésie latine suivies par Foulcoie. Enfin, il remarque que la difficulté pour le correcteur est grande car

*le poète semble se faire un capital et un devoir, auquel il ne manque guère, de berser ainsi l'oreille suivant le génie de son temps, par un même son de deux*

---

<sup>15</sup> Méd. Meaux, ms 92, p. 223.

<sup>16</sup> R. Lecotté, *op. cit.*, p. 67. L'auteur note également l'existence à Fontainebleau d'un pèlerinage à saint Blandin pour la guérison de l'hydropisie (*Ibid.*, p. 126). Les pèlerinages de la Celle, Guérard et Fontainebleau se déroulaient le premier mai.

<sup>17</sup> G. Leroy, "Guérard", *Almanach de Seine-et-Marne*, 1908, p. 97-105.

<sup>18</sup> Méd. Meaux, ms 93, p. 309.

<sup>19</sup> Méd. Meaux, ms 94, p. 10.

<sup>20</sup> Il en relève douze en tout.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 7.

*hémistiques ; jusque là qu'il a quelquefois mieux aimé commettre des barbarismes à dessein que d'omettre ces sortes de cadences*<sup>22</sup>.

Pour s'assurer de l'exactitude de l'ensemble de ces vers, Nicolas Le Coq entreprend alors le voyage jusqu'à Beauvais où il est reçu par les chanoines<sup>23</sup> et guider dans leur bibliothèque par Le Mannier, docteur en Sorbonne qui, d'après Le Coq, aurait produit "un écrit pour réfuter plusieurs endroits de la vie des saints mise en lumière par le fameux monsieur Baillet"<sup>24</sup>. En consultant le livre de Foulcoie, en compagnie de Le Mannier qui l'aide dans la lecture<sup>25</sup>, la mauvaise qualité de la copie apparaît manifeste. Dès lors, le diacre ne peut que s'en prendre aux copistes :

*Ils devoient avant que de commettre un tel attentat contre un manuscrit, pièce en quelque façon sacrée, appeller au conseil d'autres yeux et d'autres jugements que les leurs*<sup>26</sup>.

On le voit, Nicolas Le Coq conseille, pour une telle besogne, un travail collectif (conseil qu'il met d'ailleurs lui-même en application). Ainsi, si son oeuvre sert Dieu, elle n'apparaît pas d'inspiration divine. Elle est le fruit d'une collaboration, de la réunion de plusieurs personnes ayant leurs connaissances propres. L'approche du texte, même s'il est considéré comme sacré, n'est pas contemplative mais raisonnée. Aussi, il déclare :

*Les corrections que je fais ne seront pas de simples conjectures assez souvent trompeuses et téméraires ; mais des restitutions, des guérisons, des réhabilitations effectives de mon exemplaire*<sup>27</sup>.

De plus, son travail reste ouvert à la critique :

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 7. Nous n'avons pas retrouvé la trace de cet écrit. Peut-être a-t-il été publié de manière anonyme. Adrien Baillet (1649-1706) publia de 1701 à 1704 quinze volumes in-folio de *Vies des saints*, premier essai de critique rationaliste. Écrit sans tenir compte des règles de la critique historique, son ouvrage entraîna de nombreuses critiques et rectifications. (Roman d'Amat, "Baillet (Adrien)", *Dictionnaire de Biographie Française*, t. IV, Paris, 1948, col. 1266-1268).

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 8. Plus loin, il écrit : *En vérité, il est impossible ici de se contenir, quelque modération que l'on puisse avoir, et de ne pas tirer l'oreille aux copistes de corrompre et de travestir ridiculement de la sorte les auteurs* (*Ibid.*, p. 13).

*Quiconque dira mieux, j'y souscrirai, et je lui sacrifierai volontiers mes conceptions dont je ne serais jamais idolâtre.*

A la fin de son avis au lecteur, Nicolas Le Coq donne quelques explications sur sa méthode de traduction et définit une sorte d'éthique du traducteur :

*Il est à remarquer qu'il [Foulcoie] bat fort la campagne, se répandant souvent en préfaces inutiles et ennuyeuses avant que de venir à son sujet, qui n'occupe pas la moitié de son écrit. Cela n'est guère du goût d'à présent. Néanmoins, c'est une loi indispensable à un traducteur de se laisser conduire, et de rendre tout le dépôt tel qu'il est, sans en rien altérer ni divertir en quelque manière que ce soit<sup>28</sup>.*

Pourtant, de son propre aveu, il ne s'agit pas ici d'une traduction littérale, d'une "version scrupuleuse qui auroit eu besoin encore d'un autre interprète ou d'un commentaire pour être entendue"<sup>29</sup>. Dans l'esprit du diacre, chacun doit pouvoir comprendre le texte de la vie de saint Blandin. Aussi, il s'autorise le développement de certaines métaphores et de certains anthropomorphismes utilisés par Foulcoie de Beauvais. De plus, le passage de la poésie à la prose a obligé Nicolas Le Coq à introduire certaines phrases de liaison. Il conclut :

*On y trouvera l'exactitude de la traduction et les liaisons de la paraphrase. J'espère que ces petites libertéz me seront aisément allouées par ceux qui savent la peine des traducteurs [...] et la grande différence qu'il y a entre le génie de la langue latine et celui de la nôtre, ennemie mortelle de l'obscurité et de tout ce qui peut gêner l'esprit et les oreilles<sup>30</sup>.*

Mickaël WILMART

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 17. En déclarant cette règle, Nicolas Le Coq s'oppose à la pratique des traducteurs du XVII<sup>e</sup> siècle connus pour leur infidélité au texte d'origine et pour qui "traduire [...], c'est faire l'éducation des Anciens, c'est leur apprendre la politesse du siècle, c'est en faire des gentilshommes" (H. Van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, Paris, 1991, p. 48-52).

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 19.

La vie de saint Blandin  
hermite de Brie

par

Foulcoi du diocèse de Beauvais, soudiacre<sup>31</sup>

en l'Eglise de Meaux vers l'an mil  
soixante-dix<sup>32</sup>, tirée d'un manuscrit

de l'Eglise Cathédrale de Saint-Pierre  
de Beauvais, qui a pour titre

*Les livres de Foulcoi*, et

au bas duquel est ce

numéro, de Saint-Pierre

de Beauvais CXX.

Traduite de

latin en François

par

Nicolas Le Coq, diacre

du Diocèse de Meaux

en l'année

1705<sup>33</sup>.

C'est à vous, qui entreprenez d'accroître par les armes ou par les lettres la réputation et la gloire de quelque peuple illustre tel qu'a été le peuple Romain, de regarder comme l'objet de vos travaux et la fin de vos veilles, les couronnes de laurier des vainqueurs et celles de lierre des poètes.

Mais dans la milice et sous la discipline de Jésus Christ, celui qui combat est couronné des guirlandes de la foi et celui qui en publie les triomphes acquiert une louange immortelle.

Notre victoire nous procure des avantages qui ne finiront jamais et la louange qui nous en revient, et la foi qui en est le fondement, sont autant au dessus des lierres et des lauriers que le nom adorable de Jésus Christ l'emporte en effet sur l'éclat et la grandeur du nom Romain parce que ce qui a le caractère de l'éternité n'est point sujet à la mort, et ne dépend point de celui qui le fait ou qui l'écrit, ni de celui pour qui on le fait et à qui on le rapporte.

Cela étant, bien que le Victorieux et son panégyriste ne méritent pas une louange égale, et qu'il soit juste que celui qui travaille davantage soit plus récompensé, il faut avouer néanmoins qu'il y a quelque peine à écrire en vers et qu'un poète peut attendre quelque

---

<sup>31</sup> Foulcoie était archidiacre de Meaux.

<sup>32</sup> Foulcoie de Beauvais a écrit la *Vita Sancti Blandini* peu après 1108 (A. Boutémy, art. cit., p. 81).

<sup>33</sup> L'orthographe du manuscrit de Nicolas Le Coq a été conservé dans notre transcription. Seule la ponctuation du texte a parfois subi des modifications pour en faciliter la lecture.

récompense de sa poésie ; ce qui est un assez puissant motif pour engager ceux qui, comme moi, ne font rien, à chanter les actions glorieuses des héros du Christianisme.

Moi Foulcoi, parcourant le paradis terrestre de la Brie, contemplant ces fontaines, ces bocages, ces vallons aussi délicieux que les fameux Tempé de Thessalie, et recueillant comme une abeille ménagère le doux miel des arbres et des plantes, j'ai rencontré dans une petite isle sur la rivière de Morin, un lieu formé tout exprès par la nature pour être le séjour des muses. Ce lieu qui a beaucoup plus d'agrément que le Mont Hélicon, où la fable assignoit à ces prétendues déesses leur demeure ordinaire, a été nommé la Celle<sup>34</sup> par les habitans du païs. Là, invité par les charmes d'un si bel endroit, je me suis arrêté et j'ai commencé de cueillir des branches d'un arbre fort large un fruit d'une beauté et d'une odeur merveilleuse, mais dont le goût passoit encore de beaucoup la beauté et l'odeur.

J'ai cru qu'il méritoit bien que j'en fisse la description et qu'après m'en être rassasié j'en fisse part avec largesse à ceux qui viendront après nous.

Je n'en ai pas eu moins pour cela parce que, comme un feu tiré d'un autre peut avoir plus de chaleur sans que celui d'où il a été pris perde rien de la sienne, de même la science de Dieu fortifie et nourrit un infinité de personnes avec ce grand avantage, qu'au lieu de diminuer et d'affaiblir celui qui l'enseigne, elle l'accroît et le rend plus savant.

Sous le règne heureux de Philippe<sup>35</sup>, roi de France, prince d'un air véritablement roïal, qui monta sur le Thrône de ses ancêtres, il y eût un bon abbé nommé Dudon, illustre par plusieurs miracles opéréz dans les occasions, ne menant point une vie molle et oisive dans les jeux et dans les plaisirs comme la plupart, mais éprouvé par des tentations longues et pénibles. C'étoit un autre Job, un autre Jephthe, un autre Tobie, dans la vie duquel polie (pour ainsi dire) avec le fer et la lime, son corps sembloit suivant l'homme extérieur un beau vaisseau bien net où, après de si rudes hivers et de si fortes gelées, le printemps de retour faisoit tout reverdir en un instant pour reprendre par le moïen des bonnes oeuvres les chaleurs d'un nouvel été, et répandre des semences abondantes pendant l'automne.

Il ne se bornoit pas à enrichir son abbaïe durant le cours de sa vie mortelle en ce monde ; mais sa principale attention étoit à la meubler de la saine doctrine de la parole de Dieu, afin qu'elle possédât sous sa direction tous les avantages corporels et spirituels.

C'est pourquoi, comme un Roi fait plus de cas de ses vieilles troupes que des soldats nouvellement enrôléz, comme il donne à ceux qui ont achevé le temps de leur service des

---

<sup>34</sup> La Celle-sur-Morin, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

<sup>35</sup> Philippe I, roi de France de 1060 à 1108.



châteaux et des terres pour y passer le reste de leurs jours dans le repos, et comme enfin il caresse, honnore, et avance les plus braves qu'il approche de sa personne et dont il sait que dépend la force de son état, de même ce saint abbé, dans les sentimens d'une véritable grandeur, estimoit plus que toute chose la possession de Blandin dans lequel il découvroit encore plus de charmes qu'il n'en paroît dans l'étymologie de son nom. Et afin que la sainteté de sa vie servist de règle et de modèle au monde, il a bien voulu commettre une faute innocente en ordonnant d'en rapporter l'histoire en vers pour en user comme d'un bouclier contre ses ennemis, comme d'un habit contre le froid, et comme d'un ornement aux jours de fête.

Ça donc, ma muse, inspirez-moi pour chanter les louanges de Blandin, ce grand serviteur de Dieu. Grand saint, si j'entreprends de publier vos louanges, ce n'est point par une préemption téméraire de mon mérite infiniment au dessous des éloges dûs aux actions d'un homme aussi juste que vous, mais c'est par un excès de l'inclination et de l'empressement que j'ai de vous honorer nonobstant mon indignité. Il est vrai qu'une telle louange n'est guère bienséante dans la bouche d'un pêcheur comme moi<sup>36</sup> ; mais elle deviendra recevable si elle est mêlée et assaisonnée de la prière.

Il faut premièrement savoir le nom de l'arbre incomparable (dont nous avons parlé ci-devant), ensuite les fruits qu'il a portéz, le lieu où il étoit, qui l'a planté, et quelle a été son origine.

Cet arbre mystique a eu nom saint Blandin ; les fruits qu'il a produits sont ses miracles ; le lieu d'où il a tiré son origine, c'est ce paradis, ce jardin de délices que Dieu a planté dès le commencement. Dieu a choisi ce saint avec les autres avant la création du monde ; voilà celui qui l'a planté.

Puisque le récit que nous faisons n'est pas une histoire fabuleuse et forgée à plaisir ; muse, donnez-nous dans vos vers un ample détail de la vie de ce juste. Dites-nous qui a été son père ou sa mère, s'il a eu des frères et des soeurs. On ne sait quels ont été ses ancêtres, s'ils ont été gens de bien ou non, et on ne lit point de quelle race il est sorti. Mais qu'importe ? Le seul mérite que l'on acquiert durant la vie fait toute la noblesse de l'homme et la naissance ne sert de rien à ceux qui suivent les attrait malheureux du vice.

La plupart de ses grandes actions sont demeurées dans l'oubli, faute d'écrivain qui les ait mises en lumière. C'est aussi ce qui nous a dérobé la mémoire du nom de quantité de saints personnages, et qui a effacé celui de la famille et du père de cet homme si recommandable par ses vertus.

Mais si le temps nous a ôté la connoissance d'une race ornée de tant de sainteté, l'innocence et les belles qualités de Blandin l'ont récompensé d'une grandeur d'âme admirable, outre que d'ailleurs on ne peut être censé avoir une origine obscure quand on a, comme lui, pour père le Créateur de l'univers et celui qui éclaire le jour, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus.

Si nous ne pouvons rien apprendre de son extraction selon le monde, attachons-nous à l'éclat de ses actions qu'un écrit fidèle étale à nos yeux. Et de peur qu'un trop long détail n'ennuie le lecteur, resserrons-nous par le retranchement d'une partie, et nous étendons sur l'autre qui doit être un exemple de vertu pour ce lieu sacré, pour cette heureuse retraite où repose un homme si rempli de mérites.

N'ayant pu découvrir quels ont été les parens qui ont mis au monde une telle lumière, je vous apprens qu'il eût pour parens spirituels aux saints fonts du baptême Raimeric et l'incomparable Sion au service desquels il s'attacha avec toute la simplicité d'un jeune enfant ; service qui a été bien reconnu dans la suite par une si bonne mère. Quel tort lui a fait cet attachement à son père spirituel ? Quel déshonneur pour lui de devenir son porcher ? C'est l'ordinaire qu'un pauvre maître ait de pauvres serviteurs, comme on voit que les princes riches et opulens ont pour officiers des personnes riches et accomodées.

Jacob garda long-temps les troupeaux de Laban<sup>37</sup>. L'écriture sainte nous enseigne que Joseph travailla de ses mains en Egypte<sup>38</sup>. Si vous descendez plus bas, lorsque Moïse fut honoré de la vision de Dieu dans le buisson ardent, il étoit berger de Jethro<sup>39</sup> ; et David avant que de régner avoit conduit les troupeaux de ses parens<sup>40</sup>.

Etablissez cet ordre, majesté toute puissante de mon Dieu ; élevez les humbles de la poussière, placez dans un rang honorable ceux qui sont dans la bassesse ; ainsi que vous en avez usé à l'égard de Jacob qui de serviteur de Laban est devenu patriarche ; du chaste Joseph, que vous avez fait le second de l'Egypte après Pharaon<sup>41</sup> ; et de Moïse, que vous avez retiré du service de Jethro pour lui donner le commandement d'un peuple nombreux. Samuel par votre ordre arrêta son choix sur David à l'exclusion de ses frères et lui mit en main un sceptre au lieu d'une houlette<sup>42</sup>. De même Blandin, de simple porcher, est devenu un grand saint et un illustre

---

<sup>36</sup> Sir. 15, 9

<sup>37</sup> Gn 29, 18-30.

<sup>38</sup> Gn 39, 1-6.

<sup>39</sup> Ex 3, 1.

<sup>40</sup> 2 Sm 11.

<sup>41</sup> Gn 41, 37-56.

<sup>42</sup> 2 Sm 12-13.

confesseur, comme l'assure le témoignage de la voix publique et le confirment les miracles dont le Sauveur du monde a bien voulu honorer le mérite de son serviteur.

Pendant qu'il était appliqué à servir du mieux qu'il pouvoit son bon père, il s'attira l'envie de ses camarades ; et comme la langue des mauvais domestiques est toujours leur plus mauvaise partie, il l'accusèrent d'avoir diverti ou dérobé quelques-uns des porcs confiés à sa garde, croïant par là le décrier comme convaincu de vol, et que leur maître en haine de son avarice n'auroient à l'avenir pas plus de considération pour lui que pour le moindre d'eux.

Mais le saint jeune homme n'eût pas plutôt fait retentir les bois du son de son cornet que sur le champ il accourut plus de porcs qu'il n'y en avoit jamais eu auparavant dans la court de son maître, chose surprenante et que nous savons par la tradition de ceux qui vivoient alors. Raimeric en fut étonné et les calomniateurs de son favori furent obligés d'avouer que cette imposture criminelle étoit un effet de leur jalousie. Voilà jusqu'où va l'impudence du mensonge pour soutenir la fausseté.

Que maintenant ceux qui l'avoient diffamé et déchiré comme coupable s'empressent à lui adresser leurs prières. Qu'à ce miracle l'envie qui en avoit imposé de la sorte en débitant le faux pour le vrai, humilie sa tête orgueilleuse sous la main toute puissante de Dieu, retenant désormais sa mauvaise langue qui n'a point d'autre occupation que de clabauder comme les chiens sans épargner personne. La patience de Blandin éprouvée comme l'or dans le creuset<sup>43</sup>, le couronne avec justice de triomphans lauriers, et lui acquiert dans la suite des louanges infinies. Ce prodige le rend plus illustre et on honore de plus en plus sa personne à mesure que l'on connoît davantage son mérite.

Il ne faut pas qu'aucun fidèle me blâme de mettre en vers ce narré véritable tel que je l'ai lu et appris. S'il est lui-même plein de lèpre et de souillure au dedans, qu'il examine la suite de ce récit, au lieu de me censurer de l'écrire en vers, puisque cela est plus digne de récompense que de censure ; parce que plus il y a de peine, plus on a droit de prétendre à la gloire qu'ont coutume de remporter plusieurs personnes qui composent des poèmes sur des sujets véritables.

Qu'on ne fasse point non plus difficulté d'ajouter foi à l'histoire d'une si belle vie, et à ces miracles qui dans un homme rempli de sainteté n'ont pas été des prestiges d'une vaine superstition, mais ont accompli à la lètre la promesse infailible du fils de Dieu ; que la foi de celui qui croira sera suivie de signes et de prodiges.

---

<sup>43</sup> Sag. 3, 6

Notre saint a fermé la bouche de ses ennemis en multipliant les porcs comme Dieu autrefois multiplia le pain sous les dents d'une foule de gens affaméz.

Et afin qu'on ne s'imagine pas que je veuille tromper la crédulité des simples par des fictions poétiques ; qui est-ce qui a mis à la place d'Isaac, que son père alloit immoler, un bélier attaché par les cornes à un buisson<sup>44</sup> ? C'est la toute puissance de Dieu, qui est l'auteur de ces deux miracles ; de ce grand Dieu qui a été ensuite connu dans la Judée. Ce sont là les trophées de Jésus Christ connus maintenant de toutes les nations. Sa divinité, qui ne reçoit point d'accroissement, ne souffrira jamais de diminution : aussi n'a-t-elle rien perdu lorsqu'elle s'est revêtue de notre chair. Jésus Christ qui, vers la fin des temps, a paru dans le monde, qui nous a rachetés de la mort après s'être incarné dans le sein d'une vierge, dont il a voulu naître, qui après sa naissance s'est manifesté par tant de merveilles, et qui aiant endured une mort cruelle a eu le pouvoir de se résusciter ; ce Jésus-Christ même, qui a été toujours admirable dans ses saints l'est encore dans celui-ci, qui avançant toujours en probité par tous les degrés de son bas âge est arrivé dès son adolescence au comble de la perfection où il tendoit incessamment par un exercice continuel dans l'école des vertus de sorte que dans ses plus tendres années il étoit exempt de foiblesse, et que sa maturité n'étoit point le fruit d'un âge plus mûr et plus robuste. Sa vertu lui fournit des forces suffisantes pour résister courageusement aux vices. Dans un âge viril, marchant par la route qu'il s'étoit fraïée lui-même, il évita facilement les dérèglements ordinaires de la jeunesse qui s'étant une fois abandonnée au crime veut suivre ses premiers errements et fait un tissu malheureux de ses premières habitudes. Cela se voit par exemple dans un yvrogne qui croupit avec honte et infamie dans la fange où son yvrogerie le retient. Comme le vice bannit la vertu en s'écartant de la médiocrité ; aussi la vertu fuit le vice partout où elle le découvre ; et afin de mieux régler ses démarches, elle témoigne de l'aversion pour tout ce qui sert d'aliment à ce monstre. De là vient que comme un vice d'habitude ne quitte que très difficilement la place à la vertu contraire, de même la vertu affermée par un long usage résiste puissamment au vice.

Il arrive encore de là que comme d'ordinaire quand on s'est étudié dès sa tendre jeunesse à se rendre vertueux, on finit ses jours par une sainte mort qui ouvre la porte du ciel ; aussi au contraire lorsque la jeunesse s'est accoutumée au vice et au dérèglement, la mort du corps, qui en est la première peine, conduit presque infailliblement au dernier de tous les malheurs. Le vice ne peut non plus servir d'aliment à la vertu, ni la vertu au vice ; que l'herbe au loup et au lion, la chasse des animaux à la brebis et au beuf, les légumes à l'aigle, la chair au pigeon, la

grenouille à l'épervier, et le bois à la cicogne. Mais pour ne point nous écartier trop de notre sujet, et revenir aux miracles de notre saint.

Un jour de Pâques au matin, après avoir participé au banquet mystique de la vie de l'âme, venant à demander la nourriture matérielle du corps, un domestique voulant faire le bon valet et le bon ménager au delà des ordres qu'il avoit, lui donna du pain et lui refusa du vin. Le serviteur de Dieu se retira disant ces paroles : *ne puisse-t-il davantage servir de vin de ce tonneau.*

Presque sur ces entrefaites, un homme de qualité arriva chez Raimeric, qui le reçut très bien et avec beaucoup d'honneur. Le couvert étant mis, et tout étant sur table suivant la coutume, le sommelier va au tonneau pour quérir du vin, il lui donne liberté de couler et rien ne sort. Le vin demeure comme glacé au trou sans se rendre aux instances de celui qui l'invite à sortir. Le refus qui avoit été fait excite en cette liqueur une espèce d'indignation qui l'empêche de se communiquer ; et le vin s'intéresse dans la vengeance du jeune Blandin, comme lui-même dans celle de sa soif. Le vin ne voulut pas obéir à un serviteur insolent, et il obéit à l'imprécation, dont tout le logis étoit témoin. Tout le monde presse le sommelier, on lui demande pourquoi il tarde tant et il répond tout confus que le vaisseau refuse de donner du vin ; que si l'on en doute, on peut voir l'ouverture débouchée, et que, non-obstant cela, la liqueur s'opiniâtre à ne point venir contre l'ordinaire. Tous les domestiques d'une commune voix répliquent que c'est avec justice que le vin s'arrête après le refus qu'on avoit fait le matin d'en donner à Blandin qui en demandoit ; que c'est une punition toute visible de Dieu qui avoit exaucé ce jeune homme lorsque se retirant ainsi éconduit mal-à-propos avec la soif, et allant mener paître ses porcs il avoit dit en parlant au dépensier : *ne puisse-t-il quand on voudra boire tirer du vin de ce tonneau.*

Raimeric aiant été informé de la chose blâma fort la dureté de ce serviteur et l'envoia sur le champ chercher Blandin qui accourut aussitôt en diligence à l'ordre de son bon père. A son arrivée, il se fit un concours de monde pour le voir, et pour être témoins du miracle qu'on attendoit de sa part.

Raimeric voiant Blandin : *mon fils*, lui dit-il, *dépêchez-vous, présentez du vin à la compagnie.* Il obéit, il court vite à la cave que l'entrée du mauvais serviteur avoit tarie ; il rapporte du vin qu'il verse à tous ceux qui avoient soif, et les remplit d'une double joie d'avoir été présents à un tel prodige et de ne plus manquer de vin. Mais ce qui redouble encore leur étonnement, c'est de voir que plus on boit, plus la boisson se multiplie entre leurs mains. Cela leur donne

---

<sup>44</sup> Gn 22, 13.

occasion à chacun d'eux en particulier de s'écrier avec des sentimens de tendresse et de reconnoissance. Seigneur, je suis un pauvre mendiant et vous étendez vos soins jusque sur moi. Voilà jusqu'où va le pouvoir de ces petits et de ces humbles qui sont toujours selon votre coeur. Je mets toute ma confiance en vous, souvenez-vous de votre parole. Votre toute puissance qui a changé l'eau en vin a bien pu rendre le vin solide et lui ôter sa fluidité.

Le fait que nous venons de rapporter est surprenant, mais celui qui suit ne l'est pas moins.

Il y a un lieu qui tire son nom de la bienheureuse Fare<sup>45</sup>, où un frère et une soeur avec une vierge de Jésus Christ édifiant tout le monde par leur exemple ont bâti en l'honneur de cette grande sainte un temple magnifique et se sont donnéz, eux et leurs biens, pour vivre d'une véritable vie sous la protection d'une si bonne mère. Etant question de couvrir et de lambrisser ce noble édifice, les charpentiers s'en vont dans un grand bois de Brie où ils se mettent à couper des chênes parce que ces arbres sont les plus propres pour la structure des églises, et en font des poutres dont ils prennent à tâche de régler la longueur sur une même mesure. Il arriva néan-moins que parmi cet ouvrage, d'ailleurs bien fait et bien conditionné, il s'en trouva par mégarde une plus courte que les autres ; ce qui causa bien du chagrin à ceux qui étoient là présens. Dieu voulant que le mérite de Blandin déjà connu le fust encore davantage en suppléant à cette pièce de bois ce qui lui manquoit, permit qu'il vinst dans ce lieu où il avoit coutume de mener pâître ses porcs. Le saint voiant la peine des ouvriers, et touché de compassion, s'assit sur la poutre, pria quelque temps avec confiance, et (chose étonnante !) d'une coudée qu'elle avoit auparavant moins que les autres, elle se trouva en avoir une de plus. Par ce moïen, il remit la joie sur leurs visages qu'il avoit trouvéz tristes et mornes au sujet d'un tel accident.

Une autre merveille, qui servit encore d'un grand relief à la gloire du serviteur de Dieu, c'est lorsqu'il fit sortir des entrailles de la terre une belle et claire fontaine<sup>46</sup>, qui par reconnoissance porte le nom de son auteur. Des bucherons coupant du bois manquoient de forces et n'en pouvoient plus à cause de la fatigue, de la chaleur excessive et de la disette d'eau. Le saint passant par là, et s'apercevant de leur extrême besoin, eut pitié de leur misère, et entreprit aussitôt charitablement de les soulager. Il invoqua dans son coeur son père céleste et frappa de son bâton la terre, notre mère commune, pour l'obliger à présenter la mammelle à ses enfans consternéz et dans l'abattement. Un petit moment après, on vit paroître une source claire et pure, qui étancha la soif de ces pauvres gens, auxquels il rendit par ce moïen un notable

---

<sup>45</sup> Faremoutiers, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

<sup>46</sup> Fontaine Saint-Blandin, comm. de Guérard, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

service et à la postérité, en sorte qu'il est vrai de dire que le puits de Jacob<sup>47</sup> ne fut pas en son temps d'un plus grand secours. Les bucherons aïant repris leurs forces en buvant autant qu'ils voulurent à la fontaine se mirent à louer Dieu et son serviteur fidèle qu'il avoit revêtu de sa puissance pour les consoler dans leurs maux.

Voilà sur quels fondemens on assure avec raison que Blandin est du nombre des saints, puisque nous lisons et que nous apprenons par la tradition que sa sainteté est prouvée par des miracles semblables aux leurs. Il comble de joie tout un peuple en lui faisant trouver une fontaine dans un lieu désert comme autrefois Moïse, cet homme invincible, cet illustre chef, ce grand prophète, fit sortir d'un rocher des eaux en abondance pour appaiser les murmures de tant de milliers d'hommes qu'il commandoit<sup>48</sup>. C'est quelque chose de plus à la vérité de tirer l'eau d'une roche que d'en tirer de la terre, mais l'un et l'autre prodige n'a pas laissé de découvrir à ceux qui les ont vus, et la puissance infinie de Dieu et le mérite extraordinaire de ces deux insignes personnages. Autrefois à la prière du grand saint Clément<sup>49</sup>, il parut un agneau qui fit naître sous son pied un ruisseau d'eau vive. Saint Benoît de même sur le mont Cassin obtint aussi une pareille faveur de Dieu, qui peut encore maintenant opérer les merveilles qu'on vit alors. Car il dépend de sa volonté d'accorder autant de pouvoir aux derniers qu'aux premiers, quand, éloignés de toute superstition et sans prestiges, mais animés d'une foi vive, ils font des choses qui passent les forces de la nature. C'est proprement Dieu qui les fait par eux et sans lui ils ne peuvent rien ; ou si quelqu'un l'entreprend par des voies illicites, dès là il est un pampre séparé de la vigne. Blandin confesseur de Jésus Christ se conformant aux ordres d'en haut a fait des choses surprenantes réelles et effectives au nom et par la vertu de celui à la grâce duquel il étoit redevable des commencemens de sa bonne vie.

Voilà quelques particularités que j'ai apprises de cette vie admirable que je décris en vers tels quels à sa louange, en son honneur. Si à ce mot de vers vous témoignez du mépris, ne rebutez pas du moins, je vous conjure, ma flûte champêtre, vous qui prenez plaisir à entendre les chalumeaux sur lesquels les gens de la campagne jouent des airs pour se divertir. Notre saint n'a point estimé pour lui un déshonneur de passer sa vie à la campagne et de manger à la sueur de son front le travail de ses mains. Il en vivoit, il assistoit les pauvres de la portion qu'on lui distribuoit pour lui seul. Avec des entrailles pleines de tendresse, du moment qu'il en voïoit, il

---

<sup>47</sup> Jn 4, 12.

<sup>48</sup> Ex 17, 1-6.

<sup>49</sup> Il ne s'agit pas de l'apôtre mais de saint Clément, évêque de Metz du troisième siècle qu'on a longtemps confondu avec lui. (*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. XII, Paris, 1953, col. 1087-1088).

se déroboit l'aliment pour les rassasier, demeurant lui-même à jeun, et malgré son indigence, il soulageoit celle des autres, vivant (pour ainsi dire) de la vie qu'il conservoit aux pauvres comme lui.

Ce furent là les préludes et les premiers essais de sa sainteté future : ce fut là le fondement sur lequel il éleva le grand édifice de sa perfection. Il apprit avec plaisir que l'ancien et le nouveau testament recommandent aux riches les oeuvres de miséricorde, que Tobie exhorte ceux qui possèdent beaucoup de bien d'en faire part abondamment aux pauvres et de leur mettre entre les mains leurs richesses pour se les conserver<sup>50</sup>. Mais j'ai peu de chose, direz-vous. N'importe, faites l'aumône, donnez. Vous acquerrerez un mérite d'autant plus grand que vous êtes moins en état de donner.

Il apprit encore que l'apôtre saint Jaques instruisant les chrétiens leur parle en ces termes : *celui, dit-il, qui a des richesses en ce monde, et qui ferme ses entrailles au pauvre, n'aime point Dieu parce qu'il n'aime pas son frère et qu'il est impossible qu'en haïssant son frère, il aime son père céleste*<sup>51</sup>. Selon cet apôtre, il y a un rapport assez juste du feu avec le péché, et de la miséricorde exercée envers ses frères avec l'eau, en ce que comme l'eau éteint le feu, les oeuvres de miséricorde éteignent et détruisent le péché et les fautes que l'on a commises<sup>52</sup>.

Le bon parrein, témoin oculaire de la vie si vertueuse de son filleul, voulant en prendre un soin tout particulier, lui donna plusieurs fonds et entr'autres la riche métairie à laquelle il avoit autrefois imposé son nom<sup>53</sup>. Blandin l'accepta, mais ce fut pour en instituer Jésus Christ son héritier, comme il l'avoit été par son parrein. Ensuite de quoi, comblé de vertus, il païa le tribut commun à la nature, laissant son corps à la terre et son esprit s'élevant par la route fraïée seulement des chrétiens dont la vie et les miracles sont des assurances de la béatitude, alla porter devant le Thrône de Dieu les victoires remportées sur sa chair qu'il avoit toujours tenue dans sa soumission comme sa servante, et qu'il avoit pris à tâche de crucifier avec ses désirs, ses passions et ses vices<sup>54</sup>.

Il fut mis honorablement au tombeau dans le lieu charmant où l'on a dédié avec beaucoup de magnificence une belle église sous l'invocation de saint Pierre<sup>55</sup> qui de simple pêcheur est

---

<sup>50</sup> Tb 4, 7-11.

<sup>51</sup> Foulcoie de Beauvais commet une erreur en attribuant cette pensée à saint Jacques. Sans doute veut-il faire allusion à 1 Jn 3, 17.

<sup>52</sup> 1 Pe 4, 8.

<sup>53</sup> En marge : Raimerville ou la ferme de Saint-Blandin. Il s'agit de Romainvilliers, comm. de Bailly-Romainvilliers, ca. de Crécy-la-Chapelle, Seine-et-Marne. Il y avait à cet endroit un lieu-dit nommé la ferme de Saint-Blandin (R. Lecotté, *op. cit.*, p. 22-23).

<sup>54</sup> Ga 5, 24

<sup>55</sup> Le prieuré Saint-Pierre de la Celle-sur-Morin



devenu le dépositaire et le maître des clefs du Ciel. On tient communément que ce lieu-là est éloigné par le plus court chemin au moins de dix mille de la ville de Meaux, de cette ville agréable par sa situation mais encore infiniment plus recommandable par sa piété, de cette ville comblée des faveurs d'en haut et opulente par les avantages qu'elle reçoit de la Marne, le long de laquelle règnent de belles prairies dont les gras pâturages nourrissent quantité de troupeaux, et en comparaison de qui le Clitonne et le Mince<sup>56</sup> ne sont que comme un songe et une chimère, nonobstant la fécondité si vantée de leurs eaux et des campagnes qu'ils arrosent. C'est pourquoi si Meaux s'addonnoit à la culture des terres et des vignes, il recueillerait des grains et du vin en abondance<sup>57</sup>. Ajoutez à cela qu'une grande partie de son terroir est dans un canton de la Brie étendu et fort élevé, bien éclairé de toutes part des rayons du soleil, ce qui ne contribue pas peu à la rendre fertile.

Considérez Meaux ; c'est un lieu digne d'être chéri de Minerve qui aussi selon toutes les apparences n'en fait pas moins d'état qu'autrefois de la savante Athènes. Et Mars n'a jamais eu sous ses étendards de plus braves conquérans qu'il en est sorti de cette ville. Meaux est la mère des Muses et des beaux vers. Meaux a produit de son sein quantité de personnes d'une sainteté éminente, comme saint Valbert<sup>58</sup>, saint Canoalde<sup>59</sup>, saint Faron<sup>60</sup>, sainte Fare<sup>61</sup> qui pour l'amour de Jésus Christ ne voulut point d'époux sur la terre, et la chaste vierge sainte Céline<sup>62</sup>. Meaux a enlevé Absthère<sup>63</sup> et Rigomère<sup>64</sup> à leurs ennemis et a mis au monde Saint Pattu<sup>65</sup>. C'est là que trois frères admirables Addon, Radon, et Dadon, d'une vertu aussi solide que leur croïance étoit pure, saine et véritable, ont choisi pour leur partage Jésus Christ l'objet unique de leur tendresse, et se donnant entièrement à lui avec tout ce qu'ils avoient ont fondé les riches monastères de Rueil, de Jouarre et de Resbais. C'est là qu'on a vu avec admiration sur le trône épiscopal Hildevert<sup>66</sup>, vrai pasteur de nom et d'effet, Ebrigrisile<sup>67</sup> le consolateur

---

<sup>56</sup> Cours d'eau italiens.

<sup>57</sup> Une cinquantaine d'année après Foulcoie de Beauvais, le géographe musulman Idrîsî décrit Meaux comme une ville "qui renferme toute espèce de ressources et de bienfaits, où l'eau est abondante, les vignobles excellents, les champs cultivés contigus et le sol extrêmement fertile" (Idrîsî, *La première géographie de l'Occident*, Paris, 1999, p. 422-423).

<sup>58</sup> Saint Walbert, abbé de Luxeuil, longtemps supposé évêque de Meaux (T. Du Plessis, *op. cit.*, t. I, p. 8).

<sup>59</sup> Saint Cagnoald, frère de saint Faron et évêque de Laon (voir E. Le Renard, *Notices sur les saints du diocèse de Meaux*, Aurillac, 1935, p. 57-59).

<sup>60</sup> Saint Faron, évêque de Meaux (voir A. Allou, *op. cit.*, p. 22-25).

<sup>61</sup> Sainte Fare, soeur de saint Faron, fondatrice de Faremoutiers (voir E. Le Renard, *op. cit.*, p. 65-67).

<sup>62</sup> Sainte Céline, vierge et patronne de Meaux (voir *ibid.*, p. 25-27).

<sup>63</sup> Il s'agit d'une erreur du copiste du manuscrit de Beauvais au XII<sup>e</sup> siècle qui a écrit *Hostibus Absterum* au lieu de *Hostibus austerum*. (A. Poncelet, art. cit., p. 162 ; Du Plessis est à l'origine de cette correction : T. Du Plessis, *op. cit.*, t. II, p. 453)

<sup>64</sup> Saint Rigomer, évêque de Meaux (voir A. Allou, *op. cit.*, p. 20-21).

<sup>65</sup> Saint Pathus, évêque élu de Meaux (voir *ibid.*, p. 27-28).

<sup>66</sup> Hildevert, évêque de Meaux (voir *ibid.*, p. 25-27).

ordinaire des affligés, la joie de la famille de son seigneur, le fléau et le persécuteur des orgueilleux. C'est de là qu'est sorti Gilbert<sup>68</sup>, ce pasteur vigilant, ce serviteur fidèle, cet astre lumineux qui brille maintenant dans le ciel, jouissant en toute assurance du bonheur auquel il aspirait, ainsi que Dieu le fait connaître par des prodiges convenables au mérite d'un si grand prélat.

Enfin Meaux est sur la terre comme un beau jardin toujours verd, qui a produit tant de si rares et de si précieuses plantes. Mais ça été le bon exemple et la vie innocente du bienheureux confesseur Blandin, la lumière et la paix du monde, qui a fait pousser tant de belles branches chargées de fruits à la faveur de l'onction divine dont le fruit d'un olivier a fourni la matière.

L'enfer a beau frémir, il a beau entrer en fureur, grincer les dents, et se présenter avec tout ce qu'il a de plus horrible, ses efforts sont inutiles contre Blandin qui monte au ciel sous l'escorte invincible de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain dont il est environné de part et d'autre. A son arrivée dans la demeure céleste, il a été honoré de l'éloge des serviteurs fidèles et à ses funérailles (qui a été le jour de ses triomphes proportionnés à ses victoires) les gémissements, les cris, les soupirs, les pleurs ont rendu un témoignage public des aumônes abondantes qu'il avoit distribuées en secret. Les pauvres criaient de toutes parts, déplorant leur malheur et le décès de leur bon père, devenus alors véritablement pauvres par la privation des biens auxquels ils avoient coutume de participer. O pouvoir surprenant de la miséricorde exercée envers le prochain ! Des mains languissantes, des corps débiles, fortifiés des largesses d'une main secourable peuvent forcer les enfers avec beaucoup plus de facilité que la fable ne le raconte de son Hercule, et conquérir par force le royaume des cieux<sup>69</sup>.

Voilà de quelle manière ce bienheureux solitaire a fini saintement ses jours après avoir mérité tant de fois le paradis. Quoique mort, il conserva un visage d'ange qui, n'ayant jamais souffert aucun trouble de la chair au dehors ni de l'esprit au dedans, a toujours fait les délices de ce monde et de l'autre.

## Fin

Les vénérables religieux anglois de la Celle, dépositaires du trésor précieux du corps et des reliques de saint Blandin<sup>70</sup> ont ajouté à la fin de la copie, sur laquelle le traducteur a travaillé,

---

<sup>67</sup> Saint Ebrégisile, évêque de Meaux (voir *ibid.*, p. 28)

<sup>68</sup> Saint Gilbert, évêque de Meaux (voir *ibid.*, p. 45-47).

<sup>69</sup> Mt. 11, 12.

<sup>70</sup> Les églises dépositaires des reliques de saint Blandin dans l'ancien diocèse de Meaux sont : La Celle-sur-Morin, Guérard, Saint-Fiacre, Dammartin-sur-Tigeaux, Saint-Cyr-sur-Morin, Vaudoy.

ce qui suit de l'autre part pour servir d'instruction plus ample, et j'ai jugé à propos de le traduire aussi pour la satisfaction des lecteurs qui n'entendent pas le latin.

L'écrit ci-dessous a été trouvé dans la petite châsse, où reposent les os de saint Blandin lorsqu'en 1671 le troisième jour de mai, fête de l'invention Sainte-Croix, elle fut descendue et ouverte par le révérend père Jaques Nelson en présence des R.R.P.P. Colomban Philips, Ambroise Bride et Jean Martin.

Ici dans deux sachets reposent les os de saint Blandin tant les grands que les petits, excepté ceux d'une partie de la tête et d'un bras contenus séparément l'un de l'autre en d'autres reliquaires. Ces os de ce saint canonisé, il y a long-temps ont été transférés d'une vieille châsse vermoulue en une nouvelle à la prière des révérends pères Joseph Cotet prieur et Philippe Morel, sacristain, religieux de cette maison de la Celle-en-Brie par le révérend père en Dieu Dom Jean, abbé de Resbais, l'an de notre Seigneur mil quatre cens soixante-treize le jour de la fête des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul en présence de messire Simon Mangrez, chanoine en l'église de Saint-Georges de Crécy<sup>71</sup>, de messire Jean Coquer, curé de Chailli-en-Brie<sup>72</sup>, de messire Simon Guérat curé de Beautheil<sup>73</sup>, de messire Gilles Brians, curé de Saint-Sulpice à Faremoutiers, et de presque une infinité d'autres personnes dignes de foi tant ecclésiastiques que séculières. Ce que moi frère Jaques Moeson de l'université de Paris, humble professeur des saintes Lètres, religieux du grand Couvent j'atteste et certifie par la signature de ma main avec toute la vérité que Jésus Christ, auteur de toute sainteté me recommande, le jour et an que dessus. Moeson.

Et sur un autre petit parchemin est écrit,

Ici reposent les os du bienheureux Blandin.

---

<sup>71</sup> Crécy-la-Chapelle, Seine-et-Marne

<sup>72</sup> Chailli-en-Brie, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.

<sup>73</sup> Beautheil, ca. de Coulommiers, Seine-et-Marne.